

HJORTH & ROSENFELDT

La fille muette

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

Il ne sait pas quel jour c'est.

Mais il n'y a pas école. Il est encore en pyjama, alors qu'il est neuf heures passées.

Ils sont tous à la maison. Du séjour parvient le son de Bob l'Éponge.

Maman pose devant lui une assiette de yaourt et demande s'il s'est bien lavé les mains après être allé faire pipi. Il hoche la tête. Veut-il aussi une tartine ? Il secoue la tête. Le yaourt lui suffit. Vanille-banane. Il aurait préféré des Frosties, mais Fred a fini le paquet, alors il se contentera de flocons d'avoine. Mais comme Fred a fini les bonnes céréales, il aura droit au DVD tout de suite après le petit-déjeuner. Il va regarder Transformers. La Face cachée de la Lune.

Encore.

On sonne.

— Qui ça peut être, si tôt ? se demande maman en se dirigeant vers la porte. Il ne fait même pas attention aux bruits familiers, quand elle tourne la poignée et ouvre.

On entend alors une violente détonation, puis comme si quelqu'un tombait dans l'entrée.

Il sursaute, renverse sa cuiller de yaourt sur la table, mais ne le remarque même pas. À l'étage, papa pousse un cri inquiet. Il n'est pas encore levé. On entend à présent des pas rapides.

Et quelqu'un apparaît à la porte de la cuisine.

Avec un fusil.

Elles étaient deux à présent.
Elle était deux.
Dehors et dedans.

Dehors, elle était encore en mouvement.
Partagée, mais résolue. La leçon apprise à l'école, rester absolument immobile quand on s'était perdu, contredisait l'instinct de fuir.

Était-elle perdue ?

Elle ne savait pas exactement où elle était, mais elle savait où elle allait. Elle ne s'éloignait jamais au point de ne plus entendre les voitures passer sur la route. Elle pouvait la rejoindre. La longer. Se cacher quand quelqu'un arrivait. Marcher jusqu'au prochain panneau, vérifier qu'elle était toujours dans la bonne direction puis disparaître à nouveau dans la forêt. Donc elle n'était pas perdue. Pas de raison de rester immobile. Et puis il y avait le froid. Le froid humide qui la poussait à continuer. Elle avait plus chaud en avançant. Moins faim. Alors elle continuait.

Dedans, elle était immobile.

Un temps, elle avait couru. Dedans et dehors. S'était précipitée à l'aveugle. Maintenant, elle ne parvenait pas bien à se souvenir de ce qu'elle fuyait, ni à reconnaître où elle était arrivée. Ce n'était pas un lieu, pas une pièce, c'était plutôt comme... peut-être comme un sentiment...

Elle ne savait pas. Mais elle y était, c'était vide et elle était immobile.

Elle était vide et c'était immobile.

Tout était silencieux.

Cela lui semblait le plus important. Tant qu'elle restait silencieuse, elle était en sécurité. Dans ce lieu qui n'était pas un lieu, éclairé sans lumière. Là où aucune couleur ne rappelait les couleurs que ses yeux écarquillés continuaient à enregistrer dans le monde extérieur. Un lieu ouvert, mais fermé à tout. À part au sentiment de sécurité. Qui disparaîtrait en même temps que le silence. Elle le sentait instinctivement. Les mots la trahiraient. Les mots abattraient les murs qu'elle ne voyait pas et rendraient tout réel à nouveau. Laisseraient entrer les horreurs du dehors.

Les détonations, les cris, le rouge chaud et l'effroi.

Le sien et celui des autres.

Dedans, elle restait silencieuse et immobile.

Dehors, il lui fallait continuer.

Aller là où personne ne la trouverait. Où personne n'essaierait de lui parler. Dehors, il fallait qu'elle protège le dedans.

Elle savait où elle allait.

Ils avaient parlé d'un endroit. L'avaient mise en garde. On ne retrouvait jamais ceux qui y entraient. Jamais plus. C'était ce qu'ils avaient dit. Personne ne la retrouverait.

Dehors, elle serra contre son corps son blouson bien trop mince et hâta le pas.

Dedans, elle se blottissait, de plus en plus petite, en espérant disparaître complètement.

Anna Eriksson attendait dans sa voiture devant l'immeuble jaune clair.

Vanja était en retard. Comme d'habitude. Anna supposait que c'était là un des nombreux signaux que sa fille s'évertuait à envoyer depuis quelques mois.

Le pire, c'était qu'elle ne l'appelait plus.

Personnellement, Anna pouvait faire avec. Elle comprenait pourquoi. Pouvait même quelque part reconnaître qu'elle le méritait. Et puis, à vrai dire, les longues conversations mère/ fille n'avaient jamais été à l'ordre du jour dans leur relation.

C'était pire pour Valdemar. Pour lui, la distance prise par Vanja était extrêmement douloureuse et, plus encore que la maladie, avait fait de lui l'ombre de lui-même. Il parlait sans arrêt de sa fille et des vérités que lui et sa femme n'auraient jamais dû lui cacher, de tout ce qu'ils auraient dû faire autrement. Il venait de déjouer la mort pour découvrir que la vie était pleine de remords et de découragement. Bien sûr, toute cette situation faisait aussi souffrir Anna, mais elle s'en sortait mieux. Elle avait toujours été plus forte que son mari.

Il était rentré de l'hôpital depuis maintenant plus d'un mois, mais elle n'arrivait plus à le faire sortir de l'appartement. Son corps semblait avoir complètement accepté son nouveau rein, mais Valdemar n'acceptait pas son nouveau monde. Sans Vanja. Il rejetait tout en bloc : Anna. Les rares collègues qui donnaient des nouvelles, malgré ce qu'il avait fait. Les amis, plus rares encore, qui appelaient de moins en moins souvent.

Même l'enquête préliminaire toujours en cours contre lui ne semblait plus le toucher. Les soupçons de fraude fiscale et de présentation de faux bilan étaient sérieux, mais ils disparaissaient dans l'ombre de la trahison qu'il avait fait subir à Vanja.

Furieuse, elle s'était jetée sur lui. Ça avait été horrible. Les cris, les insultes, les larmes. Aucun d'eux n'avait encore jamais vu Vanja dans cet état.

Si en colère.

Si effroyablement blessée.

Ses accusations revenaient, toujours les mêmes : Comment avaient-ils pu ? Quelle mère, quel père agit ainsi ? Quel genre de personnes étaient-ils, à la fin ?

Anna comprenait. C'était ce qu'elle se serait demandé à la place de Vanja. Oui, ces questions étaient justifiées et compréhensibles. C'était la réponse qu'elle n'aimait pas :

Elle. Elle était la mère qui avait agi ainsi.

Plusieurs fois, au cours des pires disputes, Anna avait été sur le point de dire :

— Tu veux savoir qui est ton vrai père ? Tu veux vraiment le savoir ?

Mais elle avait pris sur elle. Refusé de le dire. Dit que ça n'avait pas d'importance.

Non qu'elle voulût protéger Sebastian Bergman. Elle voyait bien ce qu'il cherchait. La façon qu'il avait d'essayer de s'imposer. D'affirmer un droit qu'il n'avait pas, comme un créancier qui tenterait d'exiger le recouvrement d'une dette dont personne ne lui était redevable.

Sebastian n'avait jamais été le père de Vanja. Valdemar, oui. À plein temps et totalement. Quoi qu'il y eût dans ce rapport d'hôpital que Vanja leur avait brandi au visage. Seul point positif, Sebastian ne pouvait pas utiliser à son avantage la situation ainsi créée. Il était comme empêtré dans ses propres mensonges. Qu'il avoue à Vanja connaître depuis longtemps la vérité sans lui en avoir rien dit, il la trahirait comme eux.

Serait haï comme eux.

Comme eux, mis à la chambre froide.

Sebastian le savait. Il avait plusieurs fois appelé Anna, ces dernières semaines, en la suppliant à genoux de l'aider à trouver

une façon de dire la vérité. Anna avait refusé. Elle ne l'aiderait jamais à arracher Vanja à Valdemar. Jamais. C'était une de ses rares certitudes. Tout le reste n'était que confusion.

Mais aujourd'hui, elle allait commencer à reprendre le contrôle.

Aujourd'hui, elle ferait le premier pas pour tout arranger.

Elle avait un plan.

Le porche s'ouvrit et, enfin, Vanja sortit. Les mains fourrées dans les poches de son blouson, les épaules remontées. Elle avait des cernes, l'air blême et épuisé, comme si elle avait vieilli de plusieurs années en quelques mois. Elle écarta de la main ses cheveux sales et ternes en traversant la rue vers la voiture. Anna rassembla ses idées, inspira à fond et sortit.

— Salut, comme je suis contente que tu aies pu venir, dit-elle en s'efforçant d'être la plus positive possible.

— Qu'est-ce que tu veux ? J'ai plein de choses à faire.

Elles ne s'étaient pas parlé depuis trois semaines et, de fait, Anna trouva la voix de sa fille moins tranchante. C'était peut-être la méthode Coué.

— Je veux te montrer quelque chose, commença précautionneusement Anna.

— Quoi donc ?

— Monte, je t'expliquerai en route.

Vanja la regarda avec méfiance. Anna savait que plus elles se tairaient, plus il y avait de chances que Vanja la suive. Elle l'avait appris de toutes leurs disputes : il ne fallait pas attaquer, acculer Vanja dans un coin et essayer d'obtenir ce qu'on voulait. Pour qu'elle vienne avec elle, ce devait être sans contrainte et à ses conditions.

— Tu trouveras que ça en vaut la peine, continua prudemment Anna. Je le sais.

Vanja finit par hocher la tête et s'approcher de la portière. Elle monta à bord. En silence.

Anna démarra et se mit à rouler. À peu près au niveau de la station-service, en bas de Frihamnen, elle brisa le silence et commit sa première erreur.

— Valdemar te salue. Tu lui manques.

— Mon père me manque aussi. Mon vrai père, bien sûr, répondit Vanja du tac au tac.

— Tu sais, je m'inquiète pour lui.

— Bien fait, la coupa Vanja. Ce n'est pas moi qui ai menti toute ma vie.

Anna sentit qu'elles étaient à deux doigts de se disputer à nouveau. Comme ça aurait été simple. Bien sûr, la colère de Vanja était compréhensible, mais Anna aurait voulu lui faire comprendre combien elle les avait blessés, eux qui l'aimaient vraiment et l'avaient soutenue toute sa vie. Qu'ils lui avaient menti pour la protéger, pas pour lui faire du mal. Vanja n'attendait qu'une occasion d'exploser, aussi essaya-t-elle de désamorcer la situation.

— Je sais, je sais. Pardon, je n'ai vraiment pas envie de me disputer. Pas aujourd'hui...

Vanja sembla accepter la trêve. Elles continuèrent à rouler en silence. Jusqu'en bas de Valhallavägen, vers l'ouest en direction de Norrtull.

— Où on va ? demanda Vanja quand elles dépassèrent Stallmästargården.

— Je vais te montrer quelque chose.

— Mais quoi ?

Anna ne répondit pas tout de suite. Vanja se tourna vers elle.

— Tu as dit que tu allais m'expliquer dans la voiture, alors vas-y, maintenant.

Anna inspira à fond, sans quitter des yeux la route et la circulation.

— Je voudrais t'emmener voir ton père.

— Vous pouvez entrer, maintenant.

Erik Flodin se tourna vers la grande maison blanche d'un étage. Fabian Hellström, le technicien de la police scientifique venu avec lui de Karlstad, lui faisait signe depuis la véranda.

— On va avoir fini.

Erik leva la main en signe qu'il avait entendu et retourna son regard vers le paysage qui s'ouvrait devant lui.

C'était beau, ici.

Un jeune gazon qui descendait jusqu'au mur de pierre. Et derrière : des champs qui attendaient que le printemps avance un peu, puis le vert sombre persistant des conifères que commençaient tout juste à concurrencer les pâles et fragiles bourgeons printaniers des feuillus. Au-dessus de la plaine planait une buse variable, qui brisait le silence de son cri plaintif.

Erik songea à téléphoner à Pia avant d'entrer. De toute façon, elle allait apprendre ce qui s'était passé et serait atterrée. La commune tout entière en serait affectée.

Sa commune.

Mais s'il appelait maintenant, elle commencerait à poser des questions.

Voudrait en savoir plus.

Voudrait tout savoir.

Il n'en savait pas plus que ce que lui avaient dit les collègues qui étaient sur place à son arrivée.

Alors à quoi bon ?

Inutile.

Pia attendrait, décida-t-il. Il jeta un dernier regard au bac à sable, un peu sur la droite. Des traces de la pluie du week-end dans la benne d'un camion en plastique jaune. Une pelle, un Transformer couvert de sable et deux dinosaures.

Erik soupira et monta vers la maison, vers les morts.

Fredrika Fransson, qui attendait près de la voiture de patrouille, le rejoignit sur le pas de la porte. Première arrivée sur place, c'était elle qui l'avait briefé. Il la connaissait depuis longtemps. Ils avaient travaillé ensemble avant qu'il soit nommé commissaire en poste spécial, rattaché à Karlstad. Une bonne policière. Minutieuse et motivée. Presque vingt centimètres de moins que le mètre quatre-vingt-cinq d'Erik, et sûrement dix kilos de plus que lui. Plus facile à sauter qu'à contourner, médisaient certains collègues. Quant à elle, elle n'avait rien dit au sujet de son surpoids. Ni d'autre chose, d'ailleurs. Fredrika n'était pas très expansive.

Il lui sembla sentir l'odeur de poudre quand il monta sur la véranda et vit la première victime. Ce n'était pas possible. Il le savait. Le légiste lui avait donné une estimation préliminaire de l'heure du décès après un rapide examen des victimes. Environ vingt-quatre heures plus tôt. Même si la porte d'entrée était restée fermée – ce qui n'était visiblement pas le cas quand la petite voisine de neuf ans était venue chercher quelqu'un avec qui jouer –, il s'était écoulé trop de temps pour qu'il reste la moindre odeur.

Erik enfila des surchaussures et une paire de gants en latex avant de franchir le seuil. Il écarta quelques tiges du fagot de Pâques qui s'évasait avec ses œufs multicolores dans un pot à côté de l'étagère à chaussures et s'agenouilla près de la femme qui gisait sur le dos contre les dalles grossières de l'entrée. Apparemment la première des quatre victimes.

Quatre morts.

Deux enfants.

Une famille.

Ils n'avaient pas encore été formellement identifiés, mais Karin et Emil Carlsten possédaient et habitaient la maison avec leurs fils Georg et Fred, aussi n'aurait-il pas été étonné d'avoir Karin Carlsten sous les yeux. Parfois, quand il parlait

avec eux, ses collègues de Stockholm ou Göteborg, et même de Karlstad s'étonnaient qu'il ne connaisse pas tout le monde à Torsby. Il venait pourtant de là-bas. N'était-ce pas qu'un trou paumé dans les bois ? Erik avait l'habitude de soupirer avec lassitude. La commune comptait presque douze mille habitants. Bien quatre mille dans le centre-ville. Qui, à Stockholm, connaissait quatre mille personnes ? Personne.

Non, il n'avait jamais rencontré les Carlsten, mais n'avait-il pas vu leur nom cité dans une affaire de police, plutôt récemment...

— Tu connais les Carlsten ?

Il jeta un regard à Fredrika, qui peinait à enfiler ses surchaussures sur la véranda.

— Non.

— Il me semble qu'on a eu affaire à eux cet hiver.

— Possible.

— Tu peux vérifier ?

Fredrika hocha la tête, enleva la surchaussure en plastique bleu qu'elle avait réussi à enfiler et se dirigea vers la voiture. Erik se tourna à nouveau vers la femme de trente-cinq ans sur le sol de l'entrée.

Trou dans la cage thoracique. Gros. Presque un décimètre. Trop gros pour une arme à canon vrillé comme un pistolet ou une carabine. Plutôt le double canon d'un fusil à chevrotines. La quantité de sang répandue à terre indiquait un important trou de sortie. Erik supposa un tir à bout portant, le canon appuyé au corps. Les gaz d'explosion s'étaient accumulés au niveau du sternum, leur haute pression avait arraché la peau, causant des brûlures et la noircissure du tricot blanc de la femme autour du trou d'entrée. La mort avait dû être instantanée.

Il jeta un œil à la porte d'entrée. Elle gisait à un mètre à peine. Comme si elle avait ouvert, que quelqu'un lui avait braqué une arme sur la poitrine et avait tiré avant qu'elle ait le temps de réagir. La puissance de l'impact l'avait projetée en arrière.

Quel que soit le tireur, il avait forcément dû l'enjamber pour entrer.

Erik se releva et fit de même.

La première pièce après l'entrée était la vaste cuisine. "Cuisine rustique", comme l'avait sans doute décrite l'agent immobilier chargé de vendre la maison. Une cheminée en brique avec hotte dans un coin. Large plancher en sapin. Lambris de la même taille au plafond. Une pelle à pain et un ustensile de cuisine qu'il n'identifiait pas au-dessus d'une banquette. Un vieux fourneau à bois, parmi des accessoires par ailleurs modernes.

Sur la grande table en sapin, les restes d'un petit-déjeuner. En bout de table, une assiette contenant ce qui semblait du yaourt avec des flocons d'avoine. Devant la chaise renversée. Un garçon, huit, neuf ans, par terre. Encore en pyjama.

C'étaient les vacances de Pâques.

Pas d'école pour forcer les enfants à s'en aller tôt. Domage, pensa Erik.

Il estima sa théorie du fusil à chevrotines confortée en regardant le garçon de plus près. Un de ses bras était quasiment arraché au niveau de l'épaule. Des perforations moindres au cou et à la joue. Un nuage de plomb. Quelle distance, si le meurtrier avait tiré depuis la porte ? Deux mètres ? Trois ? Assez pour que les projectiles mortels aient le temps de se disperser un peu. Une blessure peut-être pas immédiatement mortelle, mais il n'avait pas dû falloir plus d'une minute au garçon pour se vider de son sang.

Et après ?

Quelqu'un avait couru à travers la pièce. Après que le garçon avait été abattu. Un enfant. Des empreintes de petits pieds dans le sang autour de la chaise. Erik tourna les yeux vers la pièce qui donnait sur la cuisine. Un séjour, plus petit. Téléviseur, lecteur DVD. L'autre fils était-il en train de regarder la télé ? Il avait entendu les coups de feu. Peut-être s'était-il levé au premier. Puis, du seuil, il avait vu son frère être abattu. Avait couru. Où ? Les traces se dirigeaient vers l'escalier conduisant à l'étage.

Pourquoi n'avait-il pas été lui aussi tué dans la cuisine ? Le tireur rechargeait-il son arme ? Erik inspecta le sol. À première vue, pas de cartouches vides. Il nota qu'il faudrait demander à Fabian s'il les avait ramassées.

— Jan Ceder.

Erik dut se faire violence pour ne pas sursauter. Fredrika était arrivée dans son dos sans un bruit.

— Les Carlsten ont porté plainte contre lui en décembre, continua Fredrika, le regard fixé sur le garçon mort, par terre.

— À quel sujet ?

— Braconnage.

— Quel genre de braconnage ? demanda patiemment Erik.

— Ils ont déposé un film où on voyait Ceder chez lui avec un loup mort.

— Et il a donc été condamné.

Plus une constatation qu'une question.

— À une amende, confirma Fredrika.

Erik hocha la tête pour lui-même.

Chasseur.

Fusil à chevrotines.

Naturellement, ça ne prouvait rien, ça grouillait de permis de chasse et de fusils dans la région, mais c'était un début.

— Il les a menacés mardi dernier.

Erik interrompit le cours de ses pensées. Avait-il bien compris ? C'était parfois difficile, car Fredrika ne donnait que les informations strictement nécessaires, et encore.

— Ceder, demanda Erik pour en avoir le cœur net. Jan Ceder a menacé les Carlsten mardi dernier ?

Fredrika hocha la tête et, pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la cuisine, elle se tourna vers Erik.

— Devant la piscine. Plusieurs témoins.

Erik analysa rapidement l'information. Était-ce si simple ? Pouvait-on être aussi maladroit ? À ces deux questions, la réponse était oui. Un crime brutal et violent n'était pas forcément compliqué et réfléchi. Au contraire, même.

— Je veux lui parler, dit-il à Fredrika. Amène-le-moi.

Fredrika tourna les talons et quitta la cuisine. Erik songea rapidement à la décision qu'il venait de prendre tout en suivant les petits pas sanglants vers l'escalier.

Menaces.

Chasseur.

Fusil à chevrotines.

Erik espérait vraiment que ce soit là le fin mot de l'histoire. Il n'était chef de la section crimes violents de la police du Värmland que depuis deux mois, et ce n'était pas le genre d'affaire qu'il avait envie de voir s'éterniser. Pia non plus. Elle allait exiger une solution rapide. Pour que la commune puisse tourner la page. Aller de l'avant.

Les traces de pas étaient de moins en moins visibles, pour disparaître complètement à quelques mètres de l'escalier. Erik saisit la rampe laquée en blanc et monta.

À l'étage, l'escalier débouchait sur un palier en forme de couloir, avec trois portes. Deux étaient ouvertes. Erik jeta un coup d'œil à la première à gauche. Un lit superposé et des jouets éparpillés signalaient la chambre des garçons. Il avança jusqu'au bout du couloir et s'arrêta à nouveau. Là, en face de ce qu'Erik supposa être la porte fermée de la salle de bains, Emil était à moitié assis. Quelques années de plus que Karin, apparemment. Ou alors c'étaient ses cheveux gris qui le faisaient paraître plus âgé. Mort, en tout cas. Chevrotones, aucun doute cette fois. En pleine poitrine. Erik imagina l'homme se précipitant hors de la chambre, le tireur en haut de l'escalier.

Erik regarda alentour. L'homme ne semblait s'être muni d'aucun objet pour se défendre. Il devait avoir entendu ce qui se passait au rez-de-chaussée, et pourtant il s'était précipité complètement désarmé.

On n'avait probablement pas les idées claires dans ces situations. Erik n'arrivait même pas à imaginer comment il aurait réagi si c'était arrivé chez lui. Chez eux. Si cela avait été Pia et leur fille au rez-de-chaussée.

Il enjamba l'homme pour entrer dans la chambre. Un lit double occupait toute la pièce. Au moins deux mètres sur deux. De la place pour des enfants et leurs cauchemars. Dessus-de-lit et coussins décoratifs bien en place. Deux tables de nuit et une commode surmontée d'un miroir d'un côté de la chambre. De l'autre, des placards. Les portes de celui du milieu ouvertes.

Celui de Karin.

Robes, chemisiers et jupes sur des cintres.

Parmi les chaussures, par terre, dépassaient deux petites jambes nues. Erik s'approcha.

Tout au fond, le plus jeune fils. Blotti aussi loin qu'il avait pu. Une couverture sur les genoux. Comme s'il avait essayé de se cacher. Était-ce pour cette raison qu'Emil n'était pas parvenu plus loin ? Avait-il vu son fils monter en courant et essayé de le cacher ?

De le sauver.

Il avait échoué.

Le tireur l'avait trouvé. Il devait s'être mis là où était Erik. À tout juste un mètre du garçon. Le canon du fusil encore plus près. La décharge dans le cou avait presque arraché la tête.

Erik fut forcé de se détourner. Il avait vu beaucoup de ce que les hommes étaient capables de se faire les uns aux autres, mais ça...

Les enfants. En pyjama. Les petites jambes nues.

Erik s'assit au bord du lit bien fait et inspira à fond, étouffant un sanglot. Sur le grand lit double, les larmes lui brûlant les yeux, il se jura d'arrêter celui qui avait fait ça. Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais fait. En tout cas ne se l'était jamais dit aussi clairement. Mais il arrêterait celui qui avait fait ça.

À n'importe quel prix.